

Traduction de l'italien
Embargo jusqu'au 10 juin 2001

Trente, le 10 juin 2001

L'eau que tu bois te rappelle la source

Excellence,
Monsieur le maire,
Chers concitoyens,
Mesdames et Messieurs,
Chers amis,

Je l'ai dit à plusieurs reprises, ce voyage à Trente, ma ville natale, me remplit d'une joie particulière. Je remercie donc chacun et tous de ce qu'ils ont fait pour sa réussite.

Le titre du discours que j'ai été invitée à faire est un peu mystérieux : « L'eau que tu bois te rappelle la source ». C'est un proverbe chinois.

Une première question vient logiquement à l'esprit : de quelle eau s'agit-il ? Et où trouver sa source ?

L'eau dont il s'agit est une lumière, un amour et une force qui viennent du ciel et qui constituent l'essentiel de ces dons – ou « charismes » – que l'Esprit Saint envoie de temps à autre à l'Église. Ils sont donnés pour répondre aux attentes de l'humanité, assouvir ses exigences, affronter et résoudre les problèmes d'une époque donnée. Problèmes, exigences, attentes que le pape Jean XXIII a appelés « signe des temps ».

Il y a 57 ans un de ces dons a été accordé ici même, sur cette terre bénie. C'est pourquoi l'eau dont il est question dans notre métaphore a sa source ici, dans notre ville de Trente.

Et puisque le Seigneur aime communiquer ses dons à des hommes et des femmes simples, pauvres et fragiles, dont il va faire ses instruments pour mieux faire ressortir sa puissance, il m'a choisie, dans cette ville, et avec moi un petit groupe de jeunes filles, auquel se joignirent très vite quelques garçons.

Une autre question peut venir à l'esprit : comment ce don de Dieu, ce charisme s'est-il manifesté ?

Pour toute réponse, je vais raconter une histoire vraie que moi-même, mes compagnes et mes compagnons avons racontée des milliers de fois dans tous les coins du monde. Mais entendre ce récit ici même le rend plus concret et plus fascinant.

Cette histoire, dont les débuts remontent à 1943, retrace les étapes dont le Seigneur a jalonné notre parcours afin de nous faire connaître notre vocation qui est à la fois personnelle et communautaire : **vivre la spiritualité de l'unité**. Or, comme je l'ai dit dans la cathédrale samedi dernier, la spiritualité de l'unité, appelée aussi spiritualité de la communion, est précisément ce

que le Saint-Père Jean-Paul II a présenté à toute l'Église dans sa récente Lettre Apostolique *Novo millennio ineunte*.

Dans mon récit, j'insisterai particulièrement sur la phase initiale qui s'est déroulée ici même, à Trente.

Un préambule est nécessaire.

La première fois que j'ai perçu la présence d'un don de Dieu, de quelque chose de nouveau qui ne venait pas de moi, de mon intelligence – je le dis en toute simplicité et seulement pour la gloire de Dieu – c'est lorsque, à 18 ans, je brûlais d'un seul désir, d'un désir ardent : connaître Dieu.

Ma famille habitait au n° 1 de la rue Gocciadoro. J'avais terminé mes études secondaires (obtenant le diplôme d'instituteur) au lycée de la rue Rosmini. Comme je voulais m'inscrire à l'Université, je pensais que là où l'on aurait pu me parler de Dieu et me permettre d'apprendre quelque chose à son sujet c'était une Université catholique.

Mes parents, à l'époque, ne pouvaient financer mes études, aussi ai-je passé un concours. Mais, par une circonstance apparemment malheureuse, je n'ai pas été reçue. Ce fut un coup très dur et j'en étais consternée. Je me revois, comme si c'était aujourd'hui, épanchant mon chagrin auprès de ma mère qui n'arrivait pas à me consoler.

Mais à ce moment précis j'ai eu comme une certitude intérieure, comme si quelqu'un me rassurait en me disant : « C'est moi qui serai ton maître ». Je séchai aussitôt mes larmes. La vie continua et je m'inscrivis à l'Université laïque de Venise.

Avec le recul de nombreuses années, je peux affirmer que Celui dont il m'a semblé entendre la voix a tenu sa promesse.

Il l'a fait en envoyant un don de l'Esprit Saint, un « charisme », dont j'ai aussitôt communiqué la lumière aux quelques compagnes qui partageaient mon Idéal. Ce charisme a fait naître le mouvement des Focolari.

Un an après, j'ai été invitée à une session de jeunes filles catholiques à Lorette, en Italie centrale, où la maisonnette authentique de la sainte Famille de Nazareth est conservée dans une sorte d'église-forteresse où l'aurait transportée du temps des croisés.

Là, dans un institut, je participe avec d'autres à une session, mais à chaque moment libre je cours à la maisonnette. Je m'agenouille près du mur noirci par les lampes votives. Une perception nouvelle, un sens du divin m'envahit, et j'en suis comme écrasée.

Je repasse dans ma pensée la vie virginale des trois [personnes de la sainte Famille]. J'imagine : Marie a dû habiter ici. Joseph a traversé cette pièce. L'Enfant-Jésus au milieu d'eux a vécu ici pendant de longues années. Les murs ont résonné de sa voix d'enfant...

Je suis comme écrasée par ces pensées, le cœur oppressé, et je n'arrive pas à retenir mes larmes. À chaque pause, je cours à la maisonnette : la vie de ces personnes vierges, Marie et Joseph, avec Jésus au milieu d'eux, exerce sur moi un attrait irrésistible.

Le dernier jour, alors que l'église était bondée de jeunes, une pensée si claire me traverse l'esprit que je n'ai jamais oubliée : une armée de personnes vierges te suivra.

De retour dans le Trentin, j'ai retrouvé mes élèves – car j'enseignais – et mon curé. Celui-ci, me voyant tout heureuse, me demanda : « As-tu trouvé ta voie ? » « Oui », ai-je répondu.

“ Le mariage ? ” “ Non ”. “ Le couvent ? ” “ Non ”. “ Tu resteras vierge dans le monde ? ” “ Non ”. Je comprends qu’il s’agit de quelque chose de nouveau, mais je suis incapable d’en dire plus.

À Lorette, j’avais eu la représentation [en quelque sorte] plastique, la première idée de ce qu’allait être le focolare, où la présence, au moins spirituelle, de Jésus au milieu de nous est d’une importance primordiale, comme elle l’avait été physiquement pour Marie et Joseph.

Quatre ans passent. Nous voilà en 1943. Pendant que j’accomplis un acte d’amour pour ma mère (aller, à la place de mes jeunes sœurs, chercher du lait dans le quartier de la Madonne Blanche de la rue Vérone un jour de grand froid) en chemin, il me semble que le Ciel s’ouvrait et que Quelqu’un m’appelle à Le suivre : « Donne-toi tout entière à moi ».

J’en ai aussitôt parlé à mon confesseur qui m’a permis de me consacrer à Dieu.

C’était la première pierre du mouvement des Focolari, l’édifice spirituel qui allait surgir.

L’amitié avec quelques jeunes filles s’approfondissait et je ne gardais pas pour moi seule les premières intuitions ou inspirations sur l’Œuvre encore embryonnaire.

À qui nous adressons-nous à l’aube de notre mouvement ? Aux indigents, aux plus démunis.

J’habitais encore dans ma famille, rue Gocciadoro. J’ignore qui nous a donné un tel élan pour nous occuper des pauvres de notre ville. Sans doute la parole de Jésus : « Tout ce que vous avez fait au plus petit d’entre les miens, c’est à moi que vous l’avez fait » (cf. Mt 25,40).

Je revois le couloir assez long de notre appartement qui ne désemplissait pas de toute sorte de biens de première nécessité : des caisses de pots de confiture, du lait en poudre, des sacs de farine, des vêtements, des médicaments, du bois de chauffage. On ne savait pas d’où cela venait ! Sans doute de la providence divine.

Et comme nous étions toutes employées ou étudiantes, en début d’après-midi chacune remplissait deux grosses valises dont elle allait distribuer le contenu dans les quartiers les plus pauvres de la ville : les Laste, la Portella, les Androne. Nous montions des escaliers de bois rongés par le temps ou par les rats, tout branlants, sans éclairage, non sans nous sentir un peu opprimées, du fait de notre jeune âge, par toute cette misère. Nous arrivions dans une pièce sombre où un pauvre homme ou une pauvre femme était alité, dans un total dénuement. Pour nous c’était Jésus. Nous ouvrons notre valise, nous nous mettions à nettoyer, à balayer la pièce, nous consolions et promettions au nom du Dieu tout-puissant. Un jour, l’une de nous, Dori, a contracté de cette manière-là une infection au visage et elle en était toute défigurée. Mais elle exultait : elle l’avait fait pour Lui, Jésus.

Lorsqu’un pauvre venait chez nous, nous choissions la plus belle nappe, le plus beau service.

Chacune de nous avait un bloc-notes et se réjouissait à la vue d’un pauvre. Elle s’approchait de lui avec beaucoup d’amour, lui demandait son nom et son adresse afin de pouvoir le servir encore à l’avenir.

Oui, car tout en voulant aider chacun de ces pauvres, notre objectif était bien précis : nous voulions contribuer à résoudre le problème social de notre ville.

Et Dieu permettait que notre horizon n'aille pas plus loin, comme si, ce faisant, nous avions tout accompli.

Mais le Seigneur avait sur nous un autre dessein, comme je vais le dire.

La terrible 2^{ème} guerre mondiale continuait son œuvre de destruction et beaucoup devaient quitter la ville pour se réfugier en montagne. Le 13 mai 1944, un bombardement avait gravement endommagé notre maison si bien que le soir, au moment du couvre-feu, ma famille et moi nous avons cherché refuge dans le bois de Gocciadoro qui, à l'époque, n'était qu'un bois.

De cette nuit à la belle étoile, tous couchés à même le sol, il ne me reste que deux mots : étoiles et larmes. Étoiles parce que j'ai pu suivre leur trajectoire au-dessus de ma tête pendant toute la nuit ; larmes parce que je pleurais, bien consciente de ne pouvoir quitter Trente avec ma famille que je chérissais. En effet, mes compagnes représentaient pour moi le mouvement naissant, je ne pouvais pas les abandonner.

Et ce fut, me sembla-t-il, l'Esprit Saint qui, pour me faire comprendre sa volonté, me suggéra une phrase apprise à l'école : *Omnia vincit amor*¹ : l'amour vient à bout de tout.

L'amour pour Dieu devait-il triompher de cela également ? Je devais laisser partir ma famille toute seule, alors que j'étais son seul soutien économique ?

Je l'ai fait avec la bénédiction de mon père et, tandis qu'ils se dirigeaient vers la montagne, je rentraï dans la ville bombardée. A un certain point, et précisément Cours 3 novembre, une femme désespérée m'a prise par les épaules en criant : « Quatre sont morts ! ». Je l'ai consolée de mon mieux et, à partir de ce moment-là, il fut pour moi évident – je l'ai compris une fois pour toutes – que je devais **prendre la souffrance de l'humanité à la place de ma propre souffrance**, celle d'avoir laissé partir ma famille sans moi.

Je me mis à la recherche de mes compagnes rue saint Martin, au milieu des ruines et des décombres. Grâce à Dieu elles étaient toutes vivantes.

On nous proposa alors un petit appartement place des Capucins. Nous l'ignorions, mais c'était le **premier focolare**.

Avec les bombardements qui n'avaient de cesse s'évanouissaient nos idéaux – personnes ou choses – ainsi que nos rêves de jeunes filles : la possibilité de poursuivre nos études – c'était mon idéal – à cause des barrages dus à la guerre ; celle de former une famille – c'était l'idéal d'une autre – parce que son fiancé n'est jamais revenu du front ; celle d'avoir une belle maison – une troisième avait cette passion – car celle-ci est bombardée.

La leçon que Dieu nous donnait à travers ces circonstances était claire : tout passe, tout est vanité des vanités.

Cependant une question se fait jour en moi, question inspirée par l'Esprit Saint qui veut me donner sa réponse. Je me la pose au nom de toutes. Existe-t-il un idéal qu'aucune bombe ne puisse détruire et pour lequel il vaille la peine de consacrer sa vie ?

¹ Virgile, *Ecloghe X*, 69.

Oui – avons-nous répondu – cet idéal existe, c'est Dieu qui, au milieu des ruines provoquées par la haine, se révèle à nous en ce qu'il est, Dieu Amour.

Nous décidons alors de faire de lui l'idéal de notre vie.

Telle est donc la première étape de notre spiritualité de communion ; c'est, si l'on veut s'engager dans ce cheminement spirituel, son point de départ incontournable : **choisir Dieu comme idéal de la vie.**

Continuons notre récit. Ayant trouvé celui pour qui vivre, Dieu-amour, comment mettre en pratique ce nouvel idéal ?

La réponse nous est apparue évidente : il fallait être nous aussi amour, comme Lui, quasiment de petits soleils à côté du Soleil.

Comment y parvenir ?

À chaque sirène d'alarme, nous n'avons le temps d'emporter dans l'abri creusé à côté de l'église des capucins qu'un petit livre : l'Évangile. Nous sommes certaines d'y trouver comment être, nous aussi, amour.

Nous l'ouvrons et les paroles si souvent entendues s'éclairent, comme d'une lumière intérieure, nous enflamment, et nous nous sentons poussées à les mettre en pratique. C'est sans doute l'effet du nouveau charisme.

Nous lisons : « Aime ton prochain comme toi-même » (Mt 19,19). Où donc est notre prochain ?

Il est là, dans toutes les personnes qui, du fait de la guerre, sont blessées, ont besoin d'un vêtement, d'un toit, ont faim et soif. Aussitôt, nous nous occupons d'elles.

Nous lisons encore « Donnez et on vous donnera ; c'est une bonne mesure, tassée, secouée, débordante qu'on vous versera dans le pan de votre vêtement, car c'est la mesure dont vous vous servez qui servira aussi de mesure pour vous. » (Lc 6,36). Nous donnons, nous donnons et nous recevons en retour. Il n'y a qu'une pomme à la maison ? Nous la donnons au pauvre qui frappe à notre porte. Dans la matinée, il en arrive une douzaine, sans doute d'un parent de l'une de nous. Nous les donnons aussi et le soir arrive une valise de pommes !

Cela se renouvelle sans cesse.

« Demandez et vous recevrez » (cf. Mt 21,22). Nous demandons dans la prière et nous obtenons. Toujours.

Un jour – et c'est une histoire que je raconte très souvent – un pauvre m'a demandé une paire de chaussure pointure 42. Sachant que Jésus s'est identifié aux pauvres, j'ai adressé au Seigneur, dans l'église sainte Claire – c'était alors tout près de l'hôpital – cette prière : « donne-moi une paire de chaussures pointure^o42 pour toi dans ce pauvre ». Aussitôt sortie de l'église, une jeune femme – qui doit être ici aujourd'hui, je pense – me tend un paquet. Je l'ouvre, il contient une paire de chaussures pointure 42.

Par la suite, des épisodes du même genre se sont multipliés, innombrables.

Jésus avait promis et maintenait ses promesses. Il n'était pas une réalité passée mais présente. Et l'Évangile était vrai.

Et **vivre l'Évangile, une parole après l'autre**, est un autre point incontournable de la spiritualité de l'unité.

La constatation de la véracité de l'Évangile nous donnait des ailes pour poursuivre le chemin sur lequel nous venions de nous engager. Nous racontions cela autour de nous et, en nous rencontrant, les gens avaient l'impression de rencontrer non pas quelques jeunes filles, mais Jésus vivant.

L'abri où nous nous réfugions n'est pas sûr. Nous sommes sans cesse exposées à la mort. Je me pose alors cette question : y a-t-il une parole de l'Évangile qui plaise particulièrement à Dieu ? Si nous devons mourir, c'est celle-là que nous voudrions avoir vécu, au moins dans les derniers moments.

L'Évangile nous répond : « Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (cf. Jn 15,12-13).

Nous nous regardons dans les yeux et nous déclarons l'une à l'autre : « Je suis prête à donner ma vie pour toi... », « moi pour toi », « moi pour toi », chacune pour toutes les autres. C'est un pacte solennel qui sera le fondement du mouvement tout entier.

S'il ne nous est pas demandé de mourir pour l'autre, nous pouvons, en attendant, vivre ce pacte en partageant tout entre nous : nos pauvres biens matériels, nos biens spirituels, nos souffrances, nos joies, nos épreuves.

Vivre l'amour, synthèse de l'Évangile, et notamment l'amour réciproque, voilà un autre jalon de notre spiritualité.

L'amour réciproque comme fondement de notre vie lui fait faire un saut de qualité : nous éprouvons une nouvelle assurance, une joie et une paix jamais expérimentée, une plénitude de vie, une lumière.

D'où cela vient-il ?

C'est évident : comme l'amour régnait parmi nous, se réalisait la parole de Jésus : « Là où deux ou trois sont unis en mon nom – c'est-à-dire dans mon amour, ce qui était notre cas – je suis au milieu d'eux » (Mt 18,20).

Jésus, le frère invisible, s'est introduit silencieusement dans notre groupe.

Celui qui est la source de l'amour et de la lumière, est présent parmi nous.

Nous sommes bien décidées à ne plus le perdre.

Et la présence de **Jésus parmi nous** est une autre magnifique idée-force de notre spiritualité.

Une autre fois, nous avons trouvé refuge dans une cave obscure de la rue Travail. À la lumière d'une bougie nous lisons l'Évangile. Nous tombons sur « Père... que tous soient un ». C'est la prière de Jésus avant de mourir. Nous avons l'impression de comprendre – par un autre effet du don déjà mentionné – ce texte difficile et fort. Nous sommes intimement convaincues que c'est pour cette page-là de l'Évangile, qui deviendra la *grande charte*, en quelque sorte, du mouvement, que nous sommes nées : pour l'unité et pour contribuer à l'unité des hommes avec Dieu et entre eux.

L'unité est donc un autre jalon de notre itinéraire.

Jésus avait ajouté : « Qu'ils soient un eux aussi en nous afin que le monde croie. » (Jn 17,21) Or, c'est bien ce qui se passe autour de nous qui sommes unies par l'amour réciproque. Voilà que la foi des gens autour de nous renaît ou est ravivée, que se multiplient les conversions à Dieu, les changements de vie. Beaucoup ont la force de suivre l'appel intérieur et d'être fidèles à leur choix.

Au bout de quelques mois environ 500 personnes de Trente – ainsi que de Povo, de Martignano et d'autres villages des alentours – de tous âges, hommes et femmes, de toutes les vocations, de tous les milieux sociaux, partagent notre Idéal et forment, au cœur du monde, une communauté semblable à celle des premiers chrétiens.

Les paroles de l'Évangile sont une lumière pour nos pas. Elles nous apparaissent uniques, fascinantes, incisives, à même d'être traduites en vie ; elles sont universelles, lumière pour tout homme qui vient en ce monde. Si bien que les personnes du mouvement se plongent dans l'Évangile, s'en nourrissent, se réévangélisent et, grâce à elles, la révolution chrétienne se déclenche et se propage.

Une parole de l'Évangile nous frappe particulièrement : « Celui qui vous écoute (il s'agit des apôtres) m'écoute ». Nous voulons l'appliquer aussitôt. Nous nous présentons à notre archevêque, Mgr Carlo De Ferrari. C'est le successeur des apôtres.

Il nous écoute et, en souriant, il nous dit : « Je vois là le doigt de Dieu ». Son approbation et sa bénédiction nous ont accompagnés jusqu'à sa mort.

Ce premier assentiment à notre travail de la part de l'autorité ecclésiastique compétente a sur nous un double effet : il nous donne la garantie que la lumière qui nous a guidée et qui nous guide est authentique, authentiquement chrétienne ; et il nous incite à accélérer notre course.

L'unité avec ceux qui représentent l'Église est une autre balise de notre parcours.

Certes, la joie intense, les découvertes, les grâces et les conquêtes portent la marque de l'Évangile. Mais dès le début nous avons compris qu'il y a le revers de la médaille et que tout arbre a des racines. Si l'Évangile nous comble d'amour, il exige aussi tout de nous. « Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, dit Jésus, il reste seul. S'il meurt il porte beaucoup de fruit. » (Jn 12,24). Jésus crucifié qui a fructifié la rédemption de l'humanité est la meilleure personnification de cette parole.

Jésus crucifié ! Grâce à une circonstance des premiers mois de l'année 1944, nous avons pu mieux le comprendre.

Nous avons appris par hasard que la souffrance de Jésus – et donc son amour – avaient atteint leur paroxysme au moment où, sur la croix, il avait ressenti l'abandon du Père : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »² Nous avons été profondément interpellées par cela. Et en raison de notre jeune âge et de notre enthousiasme, mais surtout par une grâce de Dieu, nous avons décidé de choisir Jésus dans son abandon pour réaliser notre Idéal d'amour.

À partir de là, nous avons découvert son visage partout.

² Mt 27, 46.

Il était celui qui avait expérimenté en lui-même la séparation des hommes d'avec Dieu et entre eux et qui avait éprouvé l'éloignement du Père. Aussi, nous l'avons reconnu dans nos souffrances personnelles, qui ne manquent jamais. Nous l'avons aimé dans nos prochains seuls, abandonnés, laissés-pour-compte. Nous l'avons aussi reconnu en toutes les divisions, les traumatismes, les lacérations, les indifférences réciproques, grandes ou petites : au sein des familles, entre les générations, entre riches et pauvres, et même dans l'Église parfois ; plus tard, entre les Églises, puis entre les religions ainsi qu'entre les croyants et les non-croyants.

Loin d'être effrayées par ces divisions, l'amour pour lui abandonné les a rendues attrayantes à nos yeux.

Lui-même nous a enseigné à les affronter, à les vivre, à faire ce qui dépend de nous pour les surmonter : en effet, après l'abandon, il a remis son esprit entre les mains du Père : « Entre tes mains, Seigneur, je remets mon esprit » (Lc 23,46). Il a donné ainsi à l'humanité la possibilité de se réunifier en elle-même et avec Dieu et lui en a indiqué le moyen. Il nous est donc apparu la clé de l'unité.

Le Saint-Père, dans sa Lettre apostolique *Novo millennio ineunte*, parle magnifiquement de Jésus abandonné qu'il définit l'aspect le plus paradoxal de son mystère.

Jésus abandonné est le point clé de la spiritualité de l'unité.

La guerre se termine. Les adhérents au mouvement peuvent se déplacer pour leurs études, leur travail ou pour donner leur témoignage. D'un peu partout on leur demande de venir parler de ce qu'ils ont vécu et vu.

Rapidement des communautés chrétiennes sur le modèle de celle de Trente se multiplient du Nord au Sud de l'Italie.

Certaines d'entre nous s'installent à Rome, sans oublier pour autant leur terre natale. Pendant dix ans, en effet, de 1949 à 1959, nous revenons dans le Trentin pour donner vie, dans nos montagnes, à une sorte de cité temporaire où afflue chaque année un peu plus de monde. Au cours d'un de ces étés, à Fiera di Primiero, un évêque chinois ami du mouvement, Mgr Vanni, en présence de notre archevêque Mgr Carlo De Ferrari, a commencé son discours en disant : « L'eau que tu bois te rappelle la source ».

Une personnalité a défini notre diffusion une « explosion ». Le mouvement franchit d'abord les frontières des pays d'Europe. À partir de 1958, il se diffuse dans les autres continents et nous sommes maintenant présents en 182 pays, avec des millions de personnes.

Et comme l'eau que l'on boit ne peut pas ne pas faire penser à la source, notre ville de Trente est désormais connue dans le monde entier, grâce à la petite histoire que je viens de vous raconter.

Mais l'Esprit Saint ne nous a pas donné seulement une spiritualité. Il a suggéré les structures du mouvement avec un centre, 18 branches, une subdivision en zones, la naissance d'un millier d'œuvres environ. Il a fait naître 26 maisons d'édition et 35 différentes éditions d'un journal en plusieurs langues, 20 cités-pilotes de témoignage disséminées dans tous les

continents. L'Esprit nous a aussi suggéré des secrétariats pour les dialogues et des centres pour ce que nous appelons les « inondations », invasions d'Esprit saint, dont je vais parler.

Les quatre dialogues prévus par le Concile Vatican II existent dans notre mouvement. Le dialogue entre personnes et groupes du monde catholique – par exemple entre mouvements ecclésiaux et communautés nouvelles – est très diffusé et profond. J'en ai parlé samedi dernier pendant la veillée du laïcat catholique.

Dans le domaine œcuménique il existe un dialogue avec des chrétiens de 350 Églises, qui font tous partie de notre Œuvre. Les responsables d'Églises considèrent notre spiritualité une spiritualité œcuménique. C'est un tel liant entre nous qui sommes de différentes Églises que nous nous sentons un unique peuple chrétien en attente de la pleine réunification.

Le mouvement est en contact avec des fidèles des principales religions : juifs, musulmans, bouddhistes, hindouistes, sikhs, shintoïstes, taoïstes, etc.

Dans le cadre de ce dialogue, nous avons présenté notre expérience chrétienne dans leurs temples, mosquées, synagogues, où l'on nous avait invités. Grâce à cela, beaucoup de préjugés séculaires contre le Christ, les chrétiens et l'Église sont tombés. De notre côté, nous discernons mieux les « semences du Verbe » présentes dans leurs credos ; quant à eux, il n'est pas rare qu'ils fassent leur des vérités typiquement chrétiennes.

De nombreuses personnes sans credo particulier s'engagent dans le mouvement pour la sauvegarde des valeurs qui nous sont communes : la solidarité, l'écologie, la paix, les droits de l'homme.

En outre, le mouvement suscite une *invasion d'Évangile* en de nombreux secteurs de la vie humaine : la politique, l'économie, les communications, l'art, la science, la sociologie, l'éducation, la médecine, etc.

Nous avons appelé cela les « inondations » en empruntant ce terme à saint Jean Chrysostome qui affirme que les « sources d'eau vive » dont parle l'Évangile de Jean (4,14 ; 7,38) font naître des inondations, invasions d'Esprit Saint, dans le monde³.

Ainsi le mouvement contribue à répondre aux dramatiques problèmes de la société. Il a suscité une *économie de communion*, qui est un nouveau courant économique, une sorte d'émulation des premières communautés chrétiennes où il n'y avait pas d'indigents ; ou, dans le domaine politique, le *mouvement de l'unité* qui renouvelle le monde politique en vue du grand Idéal d'un monde plus uni.

Chers concitoyens, chers amis,

Voilà, très synthétiquement, l'histoire des premières années de notre mouvement qui, dans le vaste panorama de l'humanité, se présente comme l'une des réalités charismatiques, signes, d'après Jean-Paul II, d'un nouveau printemps dans l'Église.

Jean-Paul II, le pape de tous, est aussi spécialement le nôtre. C'est toujours avec émotion que nous évoquons sa visite à Trente, la ville du Concile, le 30 avril 1995.

Or le pape connaissait le travail œcuménique que nous faisons depuis des années pour tisser des liens d'unité entre notre Église et celle de la Réforme. Et pendant cette visite, sur la place Fiera, il formula le souhait qu'un jour on puisse rédiger un ouvrage qui décrive le parcours

³ Cf. Jean Chrysostome, *Johannem homilia*, 51 : PG 59,284.

du Concile de Trente au charisme Trentin des Focolari⁴. Il voulait sans doute dire : du Concile qui entérina la division entre les Églises au charisme de l'unité accordé dans cette même ville pour être communiqué à toute l'Église.

Remercions l'Esprit Saint, l'auteur de cette Œuvre.

Remercions Marie avec qui nous avons eu et nous avons de spéciales affinités.

Je remercie notre archevêque, Mgr Bressan, et M. le Maire Pacher de leur présence.

Je vous remercie tous de votre écoute.

Maintenant quelques-uns des protagonistes du mouvement, de plusieurs pays du monde, vont vous offrir leur témoignage.

⁴ Comme le pape n'a dit que cette phrase-là, j'ai intentionnellement traduit afin qu'il n'y ait pas d'ambiguïté et que comprenne que la deuxième partie est une interprétation de Chiara de la phrase du pape. Le pape a exactement dit en saluant les Gen sur la place : « Allora, sono Gen di Chiara e Chiara è nata a Trento, Chiara tridentina. *Possiamo scrivere un trattato Dal Concilio tridentino alla Chiara tridentina. Sarebbe interessante.* »